

Françoise Le Corre, rédactrice en chef adjointe des Etudes, philosophe, a publié en Novembre 2004 un petit livre (Bayard) intitulé « Le Centre de gravité ».
Quelques bonnes feuilles parmi d'autres bonnes feuilles me semblent importantes à communiquer.
Transmis par C. Montfalcon le 4 avril 2005.

«L'homme, son corps, sa dignité»

1. Le corps sujet

« Appréhender ce qu'est le corps humain devrait être simple : le corps est, de l'homme et de la femme, ce que l'on voit, ce que l'on peut toucher, ce qui peut s'étendre, hélas ! aussi ce qu'on peut frapper et détruire ; ce qu'on voit bouger, ce qui fait face. Le relief, la forme, un morceau d'espace, taille, volume, poids : ce qui « occupe le terrain ». Mais cette simplicité du corps n'est qu'apparente. Ce n'est pas sur ce mode que nous le reconnaissons, que nous nous en approchons. L'homme ou la femme ne nous apparaissent jamais simplement comme corps, et nous ne pouvons que faire ce constat : le corps de l'homme dit toujours plus que le corps. Attention ! ce n'est pas un parti pris spirituel, un préalable ou une fiction religieuse, c'est ce que l'expérience nous enseigne de la réalité : en l'homme, le corps excède toujours le corps, il y a toujours une énigme, un « débord », une aura : une présence déborde, qui n'est pas seulement le corps, mais qui pourtant n'existe pas sans le corps. C'est que le corps dit toujours plus, annonce toujours plus que lui-même.

Pour ne se « pencher » que sur le corps, il faut réellement procéder à une opération d'abstraction.

Il y a quelque chose à faire taire, à mettre de côté. Une séparation à opérer ; une réduction qui en fait un objet d'analyse.

L'analyse philosophique a ainsi distingué le corps de l'esprit. Mais la compréhension n'en a pas toujours été aidée pour autant ! Il est plus facile de séparer les deux éléments que de les « recombinaison ».

La biologie et la médecine, pour leur part, ont à « séparer » le corps : objectivité scientifique oblige. C'est une nécessité méthodologique, analytique et opératoire.

Ne voir « que » le corps peut être aussi une détermination artistique, une visée particulière.

Mais l'existence nous enseigne autre chose encore : ce qui s'avance, ce qui se présente quand je vais à la rencontre de ceux qui m'entourent, quand j'avance une parole, ce n'est pas un corps : c'est « moi ». Je peux l'affirmer, d'ailleurs, je l'affirme : « c'est moi ». Mais cette affirmation, je ne saurais en rendre compte ; elle fait partie de mes évidences muettes. Elle est ce qui se donne immédiatement à moi dans le mouvement de la vie, c'est une coïncidence intime, c'est « de moi à moi », une intime conviction, ce qui en moi dit « moi » accompagne toutes mes perceptions et suit toutes mes actions. Cela équivaut à dire que je vis. Or dans ce mouvement qui est ma vie même, je ne saurais dire exactement ce qui est du corps et ce qui ne l'est pas. Je sais par contre que je suis « moi tout entier rassemblé » quand je veux, je

pense, je peux, je fais. Dans tout cela, c'est moi qui vais au-devant des choses, des événements, qui affronte les obstacles, qui rencontre d'autres humains, hommes ou femmes. C'est moi, tout entier dans l'effort, le même moi, l'unité dans laquelle tout s'ordonne : les paysages qui défilent, les signes qu'on m'adresse, les paroles qui s'échangent. Mais « moi », c'est aussi l'unité de mes gestes, la coordination de mes membres, moi le même au réveil, moi qui a été jeune et ne le suis plus, qui suis toujours moi pourtant. Moi, identique et unifié : moi sujet, capable de se projeter en avant, dans ses paroles, ses décisions, ses mouvements. Moi vivant [...]

2. Le sujet plombé. La douleur, la maladie

L'éclipse du sujet devient extrême dans la douleur ou la maladie. Le corps crie, la douleur vrille, elle éteint tout horizon. La douleur cloue sur place, elle fixe : qu'elle soit diffuse ou très localisée, elle devient centre et ne permet pas d'échapper. Comment se détacher du mal de tête, de la main brûlée, du trajet du nerf sciatique lésé ? Cloué là. C'est parfois accidentel, passager ; l'analgésique libère, les pastilles pour la digestion redonnent la joie de vivre : humour à ce sujet des images publicitaires... Revoici la liberté de courir, de danser, de rire, de parler. Mais le mal peut se révéler plus profond, durer plus longtemps, être repéré et nommé comme maladie. Souvent même, compte tenu des progrès de la prévention médicale, le mal est connu et nommé avant la douleur. Un examen de routine révèle une anomalie ; une trahison silencieuse. Et même sans douleur, voilà que ce corps qui ouvrait le monde, enferme. De tout le reste, vous êtes séparé par le nimbe de l'inquiétude dans lequel l'univers entier vacille. Ce corps qui est moi, le voici qui me sépare de moi, des autres. Il est assiégé ; il se dissocie : les organes se mettent à « parler » les uns indépendamment des autres. A la place de l'unité du sujet s'installe une véritable cacophonie. Et ce dérèglement est ressenti comme une innocence perdue, la fin d'une légèreté heureuse. [...]

Simone Signoret, déjà très malade, disait qu'elle avait l'impression de « tomber dans son corps », elle ne pouvait plus vraiment s'intéresser à l'extérieur, elle qui avait été si passionnée, elle se sentait prisonnière de son corps malade. Fin de l'unité harmonieuse, fin du silence des organes, fin de l'ouverture sur l'extérieur. Le monde se rétrécit. Un fossé se creuse entre les bien-portants et le malade, comme s'ils ne participaient plus au même ensemble. Risque d'incompréhension, langages qui se croisent sans permettre d'échanges. C'est là-dessus qu'est construite cette nouvelle de Tolstoï : *la mort d'Ivan Illich*. Et c'est pourquoi il y a une communauté de malades, un même langage possible, une condition commune, une impression de réciprocité et de compréhension (cf. *la chambre des officiers*, le roman de Marc Dugain, adapté au cinéma par François Dupeyron). [...]

Françoise Le Corre